

polythéisme. Nous laisserons enfin à l'auteur cette phrase de sa conclusion « The astonishment that we feel before the apparently strange and superstitious Roman mentality is the effect of Christianity » (p. 195). Il faudrait en effet qu'il se dégage de cette influence qu'il mentionne en de nombreux endroits du livre comme conditionnant nos interprétations des rituels ; celle-ci le conduit notamment à chercher, par un regroupement des divinités en quelques fonctions, à se rapprocher d'un monothéisme sous-jacent pour éviter le jugement de saint Augustin contre la multiplicité des dieux antiques.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Marie-Odile CHARLES-LAFORGE (Ed.), *Les religions dans le monde romain. Cultes locaux et dieux romains en Gaule de la fin de la République au III^e siècle après J.-C. : persistance ou interpretatio ?* Arras, Artois Presses Université, 2014. 1 vol. 168 p., ill. Prix : 18 €. ISBN 978-2-84832-187-5.

Issu d'un colloque réuni à Arras en 2011, ce petit volume porte un titre inapproprié, trop général. C'est au sous-titre qu'il faut s'attacher si l'on veut saisir le propos. Toutefois, d'emblée, ce sous-titre qui résume le sujet de la réunion apparaît inadéquat. Comme les communications le montreront d'ailleurs, il est peu pertinent de dissocier d'office les « cultes locaux » et les « dieux romains », et ce d'autant moins que l'introduction (comme la conclusion) établit une distinction entre les cultes du chef-lieu, « romains », censés être pratiqués par les « élites », et ceux du territoire, dits « locaux », supposés proches d'une population rurale ou du moins socialement inférieure. L'*interpretatio* y est définie sans recourir aux références de base que sont, pour le monde romain tout entier, l'article fondateur de Wissowa (*ARG*, 1917-18) ou, pour la Gaule, les travaux de William Van Andringa. En tout état de cause, le processus apparaît mal compris quand on lit : « les dieux traditionnels, ayant reçu un nom romain, ont pour la plupart conservé une part de leur nature originelle et sont restés germaines, celtes ou puniques » (p. 8). Et, dans les textes signés de l'éditrice, affleure une perception de la religion gallo-romaine sans assimilation correcte de la notion de panthéon civique élaboré par les cités elles-mêmes, puisqu'il est question de la « pression de l'administration romaine », de la romanisation « imposée par l'impérialisme romain », de l'influence de la « présence romaine », pour ne citer que quelques mots. – Cela dit, la problématique mal posée n'a pas empêché les orateurs de proposer d'excellentes communications. Un bilan de la religion civique, comprenant dieux « romains » et dieux autochtones, faisant la part du culte impérial dans l'évolution des pratiques en Afrique du Nord, est proposé par E. Smadja en contrepoint du sujet proprement dit centré sur les régions celtiques. R. Golosetti examine l'implantation des lieux de culte dans les anciens habitats fortifiés des régions méridionales dans une perspective civique gallo-romaine qui exclut d'office la notion de « résistance » à la romanité (notion qui a (re)trouvé sous certaines plumes un regain de succès), et rejette « un discours régressif sur les divinités à l'Âge du Fer ». Trois sanctuaires bénéficient d'une brève mais éclairante synthèse, celui de *Dexiva* au Castellar de Cadenet, Saint-Michel de Valbonne et le Castellar du Lardiers, mettant l'accent non pas sur un continuum mais sur une réappropriation des vestiges du passé que l'on intègre à sa propre histoire. L'article suivant, dû à I. Fauduet et consacré à la Gaule centrale, s'il

propose d'intéressants exemples d'*interpretatio*, comme l'Accroupi d'Argentomagus et sa dédicace mutilée comportant l'abréviation *AVG*, s'inscrit dans une tendance un peu différente, réticente à admettre le caractère civique des sanctuaires et tentée par l'importance de l'individualisme et par le caractère supposé superficiel parfois de l'adoption des formules latines. M. Dondin-Payre ensuite, à la lumière d'un examen attentif des dépôts d'offrande de Champoulet, Neuvy et Berthouville, objets, dédicaces et dévots, montre clairement le caractère recomposé des pratiques religieuses dans lesquelles il serait vain de vouloir identifier ce qui serait indigène de ce qui serait romain. Enfin J.-L. Schenck-David étudie Jupiter chez les Convènes afin de déterminer si l'interprétation du dieu comme une divinité aux multiples fonctions qui aurait été conduite à côtoyer puis à remplacer tout dieu indigène, comme on peut le lire parfois, est valide. Il propose en fin d'analyse approfondie que le Père des dieux soit bien le dieu capitolin et non un habit romain d'un dieu indigène, objet d'un culte fédérateur à compter parmi les cultes officiels de la cité. Sans oublier que les Convènes ont obtenu le statut de colonie et que, davantage que ne le pense l'auteur, sa *lex coloniae* lui a alors imposé des modifications institutionnelles et religieuses, dont le culte de la triade capitoline. – Au total, ce livre offre une série d'articles très intéressants sur un thème toujours objet de polémiques où l'élément identitaire moderne et le poids d'une conception chrétienne de la religion jouent un rôle difficile à évacuer. La lecture de ces études devrait y contribuer efficacement.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Imperium der Götter. Isis – Mithras – Christus. Kulte und Religionen im Römischen Reich. Karlsruhe, Badisches Landesmuseum (Diff. WBG), 2013. 1 vol. 21,5 x 27,5 cm, 480 p., nombr. ill. Prix : 39,95 €. ISBN 978-3-8062-2871-7.

Curieux ouvrage dont nous avons à rendre compte. Le titre tout d'abord. Que pourrait être l'*imperium* des dieux ? Les dieux seraient-ils les vrais maîtres de l'impérialisme romain ? Ce serait une bien déroutante façon d'aborder la religion romaine. Ensuite « *Isis, Mithras, Christus* ». Ces trois divinités sont-elles les seules ou les principales ? Enfin « cultes et religions dans l'empire romain », ce qui replace la problématique dans un cadre plus adéquat. Ces titres ne sont pas explicités. En fait, ce catalogue d'exposition doté de chapitres substantiels de synthèse propose un tableau des religions dites « orientales » et de leur diffusion dans les provinces romaines. D'autres dieux que les trois mentionnés dans le titre sont traités, notamment Sérapis, Dolichenus et le judaïsme. Mais dans un volume qui a comme questionnement de base « quelle signification avait la religion dans le monde romain ? », la part consacrée à la religion romaine officielle est minime et des cultes multiples développés dans les panthéons des cités de l'Empire, il n'est pratiquement pas fait mention. C'est une façon de poser les problèmes qui ne satisfait guère le lecteur un tant soit peu averti. Dans la première partie de l'ouvrage, des articles, signés de grandes plumes parfois, décrivent la « *Religio Romanorum* » dans une perspective de « Reichsreligion » très à la mode outre-Rhin (sur ce sujet voir *AC* 84 [2015], p. 181-183), l'ensemble relevant d'une *religio migrans*, comme si tous les habitants de l'Empire ne faisaient que voyager. Il faut dire qu'expliquer le succès d'un Dolichenus, extérieur